Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 133 (1988)
Heft: 9

Buchbesprechung: Le délire général. L'armée suisse sous contrôle [Nicolas Meienberg]
Autor: Pedrazzini, Dominic-M.

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un livre de Nicolas Meienberg,

présenté par le major Dominic-M. Pedrazzini

Le délire général. L'armée suisse sous contrôle*

Traduit de l'allemand par Monique Picard
Carouge, Zoé, 1988

« Du temps où les Grecs cultivaient l'intelligence,
Eschyle en aurait écrit une tragédie.»
G.-A. Chevallaz
(Lettre ouverte du 18.4.88 à L'Illustré*)*

«Faisons un effort d'imagination...» C'est en ces termes que N. Meienberg commence son *Délire général* qui vient de paraître en langue «française» et dans lequel effectivement les phantasmes disputent aux faits l'interprétation très personnelle d'une tranche récente de notre histoire nationale. Point n'est besoin d'être psychologue pour douter de l'objectivité, sinon de la valeur historique d'une telle démarche, guidée par la folle du logis.

Mais lorsque l'on prétend éclairer la lanterne publique sur l'armée et s'ériger en exécuteur des hautes œuvres sociales, il vaudrait mieux tailler ses flèches — toujours meurtrières — dans un autre bois. Ne serait-ce que pour l'honneur de la cause et le respect dû aux victimes du capitalisme!

Certes, en l'occurrence chez les Wille, il y a matière à analyse, à critique, à étonnement parfois, voire à répulsion tant le comportement des acteurs de ce drame nous déroute si l'on ignore l'empreinte de l'époque et du milieu. Représentatifs d'une certaine société ascendante, ils en épousent les élans et les excès. Mais, à travers elle, sont davantage visées ici les institutions. L'armée singulièrement. A la veille d'un référendum décisif, cette publication n'est peut-être pas fortuite.

Articulée en sept chapitres, elle passe d'abord en revue le «clan» Wille et ses alliés, ressassant lourdement leurs ramifications allemandes, dans un imbroglio d'événements, de noms et de dates.

Jouant aux Fellini, Visconti ou Buñuel qu'il préfère, l'auteur promène sa caméra dans le crépuscule d'un monde qu'il avoue méconnaître et dont le chant du cygne sonne gutturalement faux. Si l'Allemagne impériale était une puissance redoutable, la France républicaine d'alors peu recommandable, l'industrie suisse florissante, les Romands négligés, les

* Voir aussi RMS 5/88.

Enfants de la Grand'Route un programme inhumain et le suffrage féminin une question discutable, il est quelque peu exagéré d'en attribuer la responsabilité aux seuls Wille qu'un manichéisme primaire voue aux gémonies. D'omissions en raccourcis, le ton est donné, à coups de citations tronquées et d'affirmations péremptoires, subrepticement saisies dans la correspondance privée du Général.

Le deuxième chapitre évoque les difficultés rencontrées par le Général lors de son élection puis au cours de son commandement. Germanophile notoire, issu d'une famille neuchâteloise installée en Allemagne à la fin du XVIIIe siècle, époux d'une Bismarck catholique, lointaine parente du chancelier, le Général ne cachait pas ses sentiments. Forte nature, ébranlée toutefois à un âge où la plupart de ses semblables coulent une paisible retraite, il se voue à sa tâche sans faillir, sinon sans faiblesses.

Ses démêlés avec certains conseillers fédéraux ou avec ses propres collaborateurs comme le chef de l'état-major général Sprecher von Bernegg — austrophile impénitent — sont étalés à l'exclusion de toute considération sur ses éminentes qualités militaires, compétences reconnues encore aujourd'hui. Les écarts d'un sybarite en uniforme ne sont-ils point plus excitants à caricaturer? Et les comparaisons avec le malheureux soldat suisse, brimé, famélique et trompé ne font-elles pas ressortir davantage l'outrecuidance de la caste?

Cette impression est accentuée dans le chapitre suivant traitant de la formation prussienne du fils du Général, Ulrich II, parfaitement intégré dans l'entourage du Kaiser. Son indéniable bouillonnement, son bellicisme même, ses divergences avec le général Guisan plus tard, ses conceptions étroites de l'ordre et de la discipline en font une proie facile, sinon toujours innocente. Ses rapports avec l'Allemagne dépasseront les limites de la simple courtoisie. La haute trahison affleure sur bien des lèvres. Lors d'une visite à Zurich en 1923, introduit par Rudolph Hess, Hitler est reçu par des notables, dont les Wille. Intéressés par les vues antibolchevistes de l'auteur de *Mein Kampf*, autant que par ses conceptions enflammées du redressement de l'Allemagne, ses hôtes n'en gardent qu'un souvenir mitigé.

La propriété des Schwarzenbach au Bocken intéresse d'autant plus N. Meienberg que la maîtresse de céans est la fille du Général et semble tenir son monde sous sa cravache de cavalière émérite. Férue de chevaux et de musique wagnérienne, elle s'inscrit en force dans la saga familiale. Ce type achevé de virago distinguée ne déplaît pas à l'auteur qui saisit l'aubaine d'opposer une telle personnalité aux destins misérables du personnel et des ouvriers. Egérie d'une société cosmopolite et brillante, Mme Schwarzenbach attire dans son orbite écrivains, musiciens, princes et manants enrichis. Or dans son sillage se révolte sa fille, Annemarie, sensible et vulnéra-

ble, dont les dons artistiques peu conventionnels provoquent et déroutent la famille. Elle trouvera dans la vérité et le trouble de ses passions un exutoire délirant, mortel. Ici, l'histoire tourne à la tragédie. Mais à tant de souffrance, il faudrait tant de génie...

Le livre se referme sur l'ignominieuse alliance, le pacte fatal des illusions du pouvoir et de l'éblouissement qu'offre au monde égaré l'Allemagne renaissante.

Mais la gageure tient au fait qu'au delà du montage d'une saga Wille, au delà du clan à abattre, il y a le drame d'un peuple pris entre le marteau du bolchevisme et l'enclume du nationalisme, les séductions du matérialisme et la crise économique. Il y a le drame des autorités de ce pays écartelées entre la volonté de survivre, les menaces voisines et la neutralité. Il y a le drame du commandant en chef de l'armée saisi entre le devoir de défendre la patrie avec parcimonie, sans liberté de manœuvre. Il y a enfin et surtout le drame d'une famille suisse élevée aux sommets, victime de ses responsabilités comme de ses ambitions. A lire *Mein Kampf*, on découvre un humilié forcené. A lire Meienberg, on perçoit en filigrane l'expression d'une perfide humiliation.

D.-M. P.